

Une quasi-ascension : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 26

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

core la montagne, nous avons les Avants, au pied de Jaman, les Ormonts, Rossinières, les montagnes d'Ollon, etc. J'avoue que, pour mon compte, j'ai toujours eu une prédilection particulière pour un petit coin de terre bien retiré, bien solitaire, où l'on ne jouit pas d'une vue très étendue, mais qui, placé au pied de sommités imposantes, a un aspect de majestueuse grandeur. *Le monde*, celui qui va aux bains de mer ou aux *Eaux*, ne fait que de rares apparitions aux *Plans* — j'ai nommé mon paradis — parce qu'il n'y trouve pas ce raffinement de confort que l'on installe à grands frais partout où affluent les *étrangers*. C'est fort heureux pour tous ceux qui vont chercher au pied des glaciers et des grands rocs autre chose que les excentricités de la mode et les capricieuses productions des *fai-seurs* de Paris.

Au reste, le pays n'est pas sauvage et désert; on y trouve en été une vraie colonie vaudoise et surtout lausannoise, installée dans les deux ou trois pensions de l'endroit ou dans des habitations particulières. On connaît de longue date la pension Marlettaz et la pension Bernard; M. Jean-Louis Marlettaz fils vient d'établir une nouvelle pension, à l'entrée du vallon des Plans, dans un beau chalet récemment construit; nous ne pouvons qu'engager ceux qui désirent faire un séjour plus ou moins long à la montagne, à prendre leurs quartiers d'été dans ce charmant coin de pays; pour les touristes et les grimpeurs, c'est le point de départ d'une quantité innombrable d'excursions.

S. C.

Une quasi-ascension.

III

A force d'escalader des blocs, de sauter de roc en roc, nous finîmes par arriver en face d'une sommité que notre guide nous assura être la Dent de Morcles.

Nous lui fîmes observer que la Dent de Morcles devait se trouver plus à gauche et qu'elle devait avoir un autre aspect, rien n'y fit; il nous répéta que c'était elle que nous apercevions et que d'ailleurs nous le verrions bien une fois arrivés au sommet.

Les yeux fixés sur cette malheureuse cime, nous avançâmes aussi rapidement que le permettait notre chemin pierreux.

Edmond, à qui les forces étaient revenues et qui était tout à fait dématagrabilisé, y arriva le premier; il agita son chapeau, poussa un cri de joie, suivi presque immédiatement d'un cri de surprise, de colère, d'indignation... Il était sur la Tête-Noire! A quelque distance au sud-ouest s'élevait fièrement la Dent de Morcles dont l'extrême pointe était à demi voilée par un nuage. Nous ne fîmes pas de reproches à notre pauvre guide, car il était assez mortifié et il nous était facile de poursuivre notre course jusqu'au sommet; mais nous lui demandâmes comment il s'était si grossièrement trompé; il répondit que c'était l'absence de neige sur le versant valaisan qui avait jeté de la confusion dans ses

souvenirs et il jura qu'on ne l'y prendrait plus! Hélas! c'était un peu tard... pour nous! car le nuage qui flottait autour de la Dent de Morcles s'agrandissait à vue d'œil et il devenait ainsi parfaitement inutile d'y grimper. D'ailleurs il était près de midi.

Après quelques instants de repos nous commençâmes à descendre, en nous dirigeant sur le lac de Fully (il a peut-être un autre nom), car nous voulions gagner la plaine par Martigny.

Ce fut un moment une course folle, mêlée de sauts, de glissades, de culbutes à se rompre bras et jambes. L'entrain et les rires étaient revenus; nous ne sentions plus de fatigue; notre mésaventure nous amusait et nous courions comme de jeunes garçons, faisant retentir ces vastes solitudes de nos chants et de nos volées.

Arrivés auprès du lac nous nous assîmes sur le gazon; nous nous préparâmes à faire un troisième maigre petit repas quand le panetier déclara que nous avions déjà tout mangé! Il nous restait un moyen d'apaiser notre faim: c'était de boire de l'eau à discrétion!

Le lac de Fully est un charmant bassin entouré d'un côté par de gras pâturages (l'expression est consacrée) où l'on remarque plusieurs chalets fort chétifs, et de l'autre dominé par des rochers presque nus.

Des oiseaux que je ne pus reconnaître, au nombre de six ou huit, exécutaient à quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau, des évolutions pleines de grâce et d'originalité. Ils s'avançaient de front avec une grande vitesse; puis, tous ensemble faisaient un crochet et repartaient à angle droit dans une autre direction, se suivant à la file; bientôt celui qui était le premier décrivait des courbes gracieuses que tous s'empressaient d'imiter. D'autres fois, après avoir repris l'alignement, ils exécutaient des voltes ou des cercles parfaits pour repartir ensuite en ligne droite.

Nous descendîmes à la course les montagnes abruptes qui dominent Mazembro et Chataignier comme une gigantesque muraille, et nous nous trouvâmes dans la plaine sans nous en apercevoir. Là, plus de roc, plus de pierres, plus de casse-cou, donc plus de fatigue; aussi marchions-nous au pas gymnastique sur la grande route poudreuse, le bouquet de rhododendron au chapeau. C'est ainsi que nous entrâmes triomphalement à Martigny, à quatre heures et demie de l'après-midi. Gustave commanda immédiatement un dîner dans toutes les formes, et certes nous y fîmes honneur! Nous poussâmes même le luxe jusqu'à prendre au dessert une bouteille de l'excellent Malvoisie que M. Pasche conserve dans ses caves pour les amis et les connaissances.

Le train nous transporta rapidement au Bouveret. En passant vis-à-vis de la Dent de Morcles, nous ne pûmes nous empêcher de rire; de son côté elle semblait nous narguer et nous défier; alors notre Saxon lui cria d'un ton goguenard: *Auf Wiedersehn, auf ein anderes Mal!*

Au Bouveret nous prîmes le bateau à vapeur et à

neuf heures du soir nous étions de retour à Vevey.

D.

Une revue de cadets.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !!

Telle était la réflexion que faisaient ou ne faisaient pas les élèves de l'École moyenne de Bex en grim pant joyeusement la route ombragée et charmante qui mène de Bex à Pont-de-Nant. C'était samedi passé, à 5 heures et demie du matin. Il s'agissait de passer une revue des cadets et de les initier à tous les secrets de l'art de tuer élégamment et promptement son prochain !

Pour rendre la partie plus attrayante et faire partager le plaisir à toute l'école moyenne, les petites filles avaient été priées de se joindre au cortège. En les invitant, on avait eu sans doute aussi en vue de les habituer aux horreurs de la guerre et de leur apprendre à prodiguer des soins aux pauvres victimes de Mars et de Bellone. Un médecin et un pharmacien figuraient dans l'état-major de l'armée : on pouvait lire sur leurs visages toute la gravité de la sainte mission qui les attendait !

Le théâtre du carnage avait été admirablement choisi : au pied du Grand Muveran, en face de la Dent de Morcles, se trouve le plateau de Pont-de-Nant, entouré de tous côtés de montagnes escarpées ; au pied de ce plateau les deux bras de l'Avançon, sortant de gorges étroites, viennent se joindre pour rouler avec un fracas effrayant leurs eaux impatientes de rencontrer des obstacles à leur course furibonde. Cette grande voix de la nature devait servir à couvrir les cris, les gémissements des mourants et des blessés, tandis que les géants impassibles qui surplombent le plateau seraient témoins des prouesses des cadets.

En attendant les scènes émouvantes de la guerre, on grim pait donc en badaudant, sautillant, habillant, riant. Nos troupiers montraient le courage, le sang-froid de vieux grognards ! Ici un groupe de cadets, amis pour le moment, ennemis dans deux ou trois heures ; là une troupe de jeunes filles en frais et simples costumes d'été, en chapeaux de bois ornés de rubans variés ; plus loin plusieurs membres de la commission des écoles et les instituteurs dont les physionomies n'avaient rien qui fit pressentir les choses effroyables auxquelles ils allaient assister ; enfin quelques parents aussi peu pénétrés de la solennité de la circonstance. Pour fermer la marche, un char, contenant les bagages et les munitions de bouche, plus un maître invalide, grim pait péniblement la côte. Les vivres n'avaient pas été oubliés. Maint saucisson, blotti dans les profondeurs obscures d'une vaste cheminée, avait vu le jour avec horreur en gémissant sur le sort qui l'attendait ; des amas de tartines, de tranches de jambon, de mouton, de veau, etc., témoignaient que nos soldats imberbes n'avaient aucune envie d'aller dîner chez Pluton, comme Léonidas. Les gourdis étaient pleines pour la route, et là-haut, à Pont-de-Nant, un citoyen ami de l'humanité souffrante avait eu soin de faire mener deux petits tonneaux de vin pour égayer et rafraîchir les défenseurs de la patrie.

En passant aux Plans, on fit une petite halte chez la mère Bernard, toujours si bonne pour les enfants de Bex, puis on se remit en marche pour arriver bientôt sur le plateau de Pont-de-Nant. Il était 8 heures et demie. Le temps continuait à être splendide ; le Grand Muveran ne soufflait pas un mot ; la Dent de Morcles l'imitait sagement ! Seul l'Avançon faisait entendre sa grosse voix courroucée.

Avant de commencer le combat, la troupe se rafraîchit et prit quelque nourriture autour d'un chalet en construction et paré de bouquets par les ouvriers. Enfin les tambours donnèrent le signal et le combat commença : Pif, paf, pouf, brrr, pata poum. Le Grand Muveran tressaillait, retentissait, grondait ! la Dent de Morcles souriait ! l'Avançon rageait ! C'était magnifique ! Ah ! M. Thiers, que n'étiez-vous là pour décrire ce combat, pour peindre de main de maître toutes les péripéties de cette lutte gigantesque, pour retracer le courage indomptable des vainqueurs, la résistance désespérée des vaincus, le sang-froid, les ruses admirables des of-

ficiers ! Quant à moi je me contente des onomatopées, en attendant que vous me léguiez votre plume.

Comme toutes choses dans ce monde doivent prendre fin, la bataille cessa ! Quel parti resta vainqueur ? Peu importe ! L'essentiel est qu'il y ait eu bataille ! La renommée aux cent voix saura bien porter au loin le bruit de tant de hauts faits ! L'histoire impartiale aura à choisir entre les mille récits tous véridiques qu'on fera sur ce sujet, et la postérité infail lible jugera ! Au reste, il semble que les cadets de Bex se soient fort peu inquiétés de la Renommée aux cent trompettes, car ils se précipitèrent avec un courage renaissant dans une nouvelle entreprise et se montrèrent aussi terribles aux saucissons, aux tranches de jambon ou de veau, aux tartines et aux petits pains qu'à leurs ennemis. Alors on vit (*horrible dictu*) des hommes, des enfants dévorant avec férocité des ennemis sans défense, le tout accompagné d'un cliquetis de verres et de bouteilles. Mais le Muveran ne disait plus rien : la Dent de Morcles souriait toujours ; l'Avançon continuait à gronder !

Après un repas champêtre égayé par un temps magnifique, par un appétit formidable, par un vin généreux et par mille circonstances charmantes, on se répandit de côté et d'autre. Les petites filles grim pèrent sur un mont voisin et en apportèrent une ample moisson de rhododendrons. Les garçons plus fatigués allèrent se reposer à l'ombre des superbes sapins, tandis que les grandes personnes continuaient à rire et à s'égayer. Puis le tambour battit encore le rappel ! Un combat plus meurtrier que le premier s'engagea entre les cadets restaurés ! Mais, ô lecteur ! à quoi bon renouveler les émotions et les trances !... Tu mourrais d'admiration si je te racontais tout ! Et je ne veux pas ta mort ! car à qui adresserais-je plus tard ma prose ou mes vers ?

Le combat terminé, tout le monde se rassembla en cercle ; on servit le vin d'honneur ; les discours commencèrent : Plusieurs membres de la commission des écoles, de même que M. le syndic de Bex, firent entendre des paroles sympathiques qui furent vivement applaudies. Ensuite on se mit à danser au son des tambours. Les élèves essayèrent aussi de chanter ; mais hélas ! les fatigues du combat, les assauts donnés aux saucissons et aux tartines, peut-être aussi le vin d'honneur, avaient singulièrement compromis les voix. Le Grand Muveran se fâcha tout jaune, la Dent de Morcles fit une grimace effroyable ; l'Avançon renforça son bourdon ! On fut obligé de se taire. Honni soit qui mal y pense !

Enfin l'heure du départ arriva. On prit congé des belles montagnes, des sites splendides, des rochers menaçants, de toute cette belle nature, et l'on se mit en marche en bon ordre. De blessés et de morts, aucune trace ! sauf les malheureuses bouteilles gisant sans sépulture sur le sol rocailleux.

En passant à Fregnières, on s'arrêta un moment pour saluer d'une fusillade un sous-officier de cadets sorti du corps le printemps passé. On arriva triomphalement à Bex. Les tapins ne manquèrent pas de faire un tapage infernal, qui attira les papas et les mamans ! A leur grand contentement, ils retrouvèrent leurs enfants sains et saufs et ne purent assez s'extasier sur leur tenue martiale et leurs visages bruns par le soleil et la fumée des combats. Chacun se retira chez soi pour se reposer des fatigues de la campagne et pour rêver à la fête de l'année prochaine.

Voilà qui est bien long, diras-tu, ô lecteur ! Mais permets-moi de te dire qu'on peut bien consacrer quelques pages aux futurs défenseurs de la patrie. D'ailleurs si cela ne te plaît pas, tu n'es pas forcé de le lire !

De gustibus et coloribus, etc., etc....

Ce qui prouve qu'il y a encore dans ma tête trois mots de latin qui s'ennuient de ne pouvoir en sortir. J. VERSEL.

Jean-Bart et Louis XIV.

Jean-Bart était venu à Versailles, auprès de Louis XIV, solliciter en personne la grâce de son matelot Keiser, qui avait été condamné à mort pour avoir tué son adversaire en duel, grâce que deux fois déjà on lui avait refusée.